

Restons modestes Réflexions sur l'article odontalgique de Christian Geffray

La réponse de Christian Geffray aux réactions que j'avais manifestées à son article publié dans *Lusotopie* 1997, me conduit à m'interroger sur la nature des malentendus qui nous séparent et à reprendre la controverse. À constater nos irritations réciproques, il me semble que nous sommes chacun consterné par la candeur de l'autre, ce qui doit relever d'un problème de culture et de communication entre nos disciplines et mérite qu'on s'y attarde.

Ce que je visais, et persiste à viser, dans son papier, c'est ce qui est relatif à ce qu'il appelle « l'ablation de l'histoire » perceptible selon lui au Brésil. Je sais gré à Christian Geffray d'avoir crié plus fort dans mon cornet acoustique pour me faire entendre qu'il ne parlait pas des milieux populaires, mais des élites (mais alors, que venait donc faire le carnaval dans cette affaire ?), pas de mémoire mais bien d'histoire (là encore, je ne vois pas trop ce que le carnaval, folklorique par définition, a à voir avec ce qui occupe Christian Geffray). Je fais donc amende honorable d'une partie des contresens que corrige Christian Geffray, mais lui demande de continuer à parler haut et clair pour ne pas exclure de son lectorat les personnes handicapées comme moi.

Il n'en reste pas moins que l'« ablation de l'histoire » est une formule que je continue à trouver, au mieux, vide de sens. Ce qui est « l'histoire », apparemment, c'est que le Brésil n'a pas été colonisé. À la place de « l'histoire », donc, prospère une fable de longue durée, celle du Brésil colonisé par les Portugais, du métissage et des trois races. Je crains de déformer une nouvelle fois la pensée de Christian Geffray, mais il me semble que c'est en gros ce qu'il veut dire par « ablation de l'histoire ».

Je m'inscris en faux contre cette expression, laquelle me paraît de plus bien solennelle pour peu de consistance, et suffisamment clinquante pour se répandre à mauvais escient. Je ne nie pas la récurrence au Brésil de discours présentant ce pays comme « colonisé », s'en prenant à la colonisation portugaise, entonnant le refrain de la démocratie raciale, se félicitant de la douceur si brésilienne des relations sociales¹. J'éprouve aussi un agacement certain devant le mouvement de victimisation et d'externalisation des

1. Il faudrait d'ailleurs procéder à une étude soigneuse de la lusophobie brésilienne, dont les manifestations sont fréquentes, variées et confinent souvent au racisme le plus fétide.

responsabilités que supposent de telles représentations. Je pense en outre qu'il faut analyser celles-ci séparément, dans la mesure où elles traduisent des vulgates différentes de l'histoire du Brésil et ont des significations diverses. Qu'il y ait d'autre part un fossé entre ces affirmations et la vie sociale au Brésil n'est pas une grande découverte. Je pense cependant qu'il est abusif, voire délirant, d'en conclure pour autant à l'« ablation de l'histoire ».

La proposition « personne n'a jamais colonisé [les Brésiliens], pas plus hier qu'aujourd'hui » n'est pas plus « l'histoire » que ne l'est la proposition contraire. C'est simplement un discours qui s'oppose à un autre, une version militante à une autre version militante. L'histoire, c'est à la fois un processus qui s'est accompli dans le passé, ce que cherche à connaître et à comprendre l'historien, et la construction de ces événements dans un récit. Cela explique mon erreur d'interprétation initiale : je ne pouvais pas imaginer que Christian Geffray réduise le mot « histoire » à son sens le plus platement positif, – d'autant plus que sa version de l'« histoire », pour autant qu'il la formule, ne correspond pas au processus historique. C'est pour cette raison également que la notion de « mémoire » me paraissait mieux adaptée à son raisonnement et à ses exemples.

Opposer « l'histoire » (au sens de ce qui s'est ou, en l'occurrence, ne s'est pas passé) à l'ignorance ou à la méconnaissance d'eux-mêmes des interlocuteurs brésiliens, c'est se condamner sûrement au dialogue de sourds. Ce n'est pas parce que le Brésil est né – je schématise – d'une sécession à la rhodésienne qu'on peut affirmer qu'il n'a pas été colonisé, même si la colonisation d'Ancien Régime est très différente de celle qui a caractérisé l'expansion européenne des XIX^e et XX^e siècles. Ce n'est pas parce qu'il y a une continuité entre les élites coloniales et les élites du Brésil indépendant que la colonisation portugaise n'a pas fait naître des « Brésiliens », distincts des « Portugais », auxquels les Brésiliens d'aujourd'hui peuvent difficilement s'identifier. Il me paraît difficile de s'en prendre à « l'ablation de l'histoire » tout en refusant d'historiciser les problèmes.

Il me semble en outre que lorsque des Brésiliens regrettent « d'avoir été colonisés par les Portugais », ce n'est pas tant une négation ou une méconnaissance de l'histoire, mais un irréel du passé : « Si les Anglais avaient découvert le Brésil, nous serions les États-Unis, une grande puissance et non un pays sous-développé, et beaucoup de nos difficultés seraient réglées ».

Que les mythes nationaux aient la vie dure est un phénomène quasi universel qui traduit l'écart perpétuel (et souvent décourageant) entre l'histoire « scientifique » ou « universitaire » et les vulgates, lesquelles résultent du recyclage de représentations à travers lesquelles on s'aime. On peut d'ores et déjà préparer nos oreilles pour l'an 2000 et les commémorations de la « Découverte du Brésil » (qui est déjà en soi tout un programme). Il n'y a pas non plus à gratter beaucoup en France, avec la manie commémorative qui caractérise ce pays, pour mettre à jour les vestiges de l'universalisme français, du messianisme des Droits de l'Homme, pour faire parler l'esprit de « nos ancêtres les Gaulois » dans un pays si fortement et anciennement marqué par l'immigration. N'en déplaise à Christian Geffray, il y a aussi une « France adorable ». L'histoire enseignée aux enfants de la III^e République avait pour mission explicite de leur inculquer l'amour sacré de la patrie. Je me demande même si ce n'est pas en France qu'a été poussée le plus loin l'érotisation de la vie publique avec la popularité des images de

Marianne. Ces considérations ne sont pas le rappel de temps lointains : ce modèle est, *mutatis mutandis*, au cœur de l'idéologie du Mouvement des Citoyens et des amis de Jean-Pierre Chevènement, pour ne citer qu'un seul exemple parmi tant d'autres possibles.

Que l'histoire serve à produire de l'idéologie nationale n'est pas non plus une découverte. C'est même ce qui a permis son essor au XIX^e siècle, parallèlement au réveil des nationalités et à l'affirmation des États-nations. Ce type d'histoire a confortablement survécu à l'apparition du métier d'historien. Je suis personnellement tentée de hurler à l'« ablation de l'histoire » en France en constatant que les deux meilleures ventes de livre d'« histoire », d'après les catégories des libraires, ont été en 1997 le *Napoléon* de Max Gallo et le *Pour en finir avec Vichy* d'Henri Amouroux !

Le Brésil, puisque Christian Geffray me renvoie à Karl von Martius, ne se distingue pas en ce domaine. L'Instituto histórico e geográfico brasileiro a été fondé (en 1838) par des proches de l'empereur, précisément dans le contexte de la majorité de dom Pedro II, dont le règne est axé autour d'une très forte centralisation politique et l'élaboration d'un projet national. Les « historiens » de l'IHGB appartiennent aux élites de l'État impérial et sont très souvent à la fois, hommes politiques, « historiens » et artistes. L'IHGB, officine idéologique du second règne, est en étroite liaison avec son modèle français, l'Institut historique, qui produit aussi une histoire qualifiée de « romantique ». Conformément aux pratiques des académies et des sociétés savantes, les débats de l'IHGB sont nourris par des concours comme celui que remporte Karl von Martius en 1840 sur le thème « Comment doit-on écrire l'histoire du Brésil ». L'autre compétiteur proposait une histoire du Brésil à la manière de Tite-Live, dans laquelle on consignerait les événements par décennie. Martius triomphe non seulement grâce au contenu idéologique de sa proposition, mais aussi par son choix historiographique. L'IHGB, à la manière des historiens romantiques, concevait l'histoire comme un genre philosophique, apte à repérer dans le passé les indices capables de guider la nation vers son futur, plutôt que comme des annales chronologiques.

Le succès bien connu du programme de Martius est lié, à mon sens, aux conditions particulières de l'indépendance du Brésil, si différentes de celles de l'Amérique espagnole. La rupture avec le Portugal s'est faite par à-coups successifs et presque à contre-cœur, entre 1820 et 1831, au profit d'une monarchie dynastiquement liée à la Couronne portugaise². La figure du « colonisateur » a ainsi mis du temps à émerger. La bureaucratie impériale et les fauteuils de l'IHGB sont peuplés de ces « luso-brésiliens », formés à Coimbra et choyés par l'administration royale, particulièrement sous le gouvernement de dom Rodrigo de Sousa Coutinho. Il leur est difficile de diaboliser la colonisation portugaise, alors que le Brésil des Bragance en revendique l'héritage. La proposition de Martius a l'avantage de centrer l'intérêt des historiens sur les « populations » du Brésil et de ne pas soulever le délicat problème des relations avec le Portugal. L'invention historiographique et idéologique du « colonisateur » a lieu trente ou quarante ans après la fondation de l'IHGB, dans les rangs des opposants à l'empire. Ce sont les républicains qui en ont besoin pour assimiler l'empire à la colonisation portugaise et disqualifier le régime comme « non brésilien ».

2. Rappelons que dom Pedro II est le fils de dom Pedro IV, ancien empereur du Brésil et roi du Portugal.

C'est pourquoi ils exaltent l'épisode de la Conjuración du Minas Gerais (1789) et la figure de Tiradentes. Les « trois races », en revanche, sont en sommeil, jusqu'à ce que les historiens (qui étaient eux aussi des polygraphes et non des universitaires) au service de l'Estado Novo (1937-1945) n'amalgament ces deux thèmes avec d'autres.

En résumé, la vulgate de l'histoire du Brésil s'alimente à deux sources principales, lesquelles se combinent parfois mais restent néanmoins distinctes. Il y a celle qui postule la continuité avec la période coloniale et s'articule autour des trois races. Gilberto Freyre se situe exactement dans cette ligne dans les années 1930, mais il y ajoute le métissage et inverse la hiérarchie raciale admise depuis Martius en privilégiant l'apport africain par rapport à l'indigène.

L'autre passe sous silence l'aspect racial et se concentre sur le thème du Brésil opprimé par l'étranger et ses complices de l'intérieur (la monarchie, les commerçants, les immigrants). Au milieu du XX^e siècle, cette version est renouvelée et renforcée par les analyses marxistes. Le sous-développement du Brésil résulte ainsi de la division capitaliste internationale du travail. Le Brésil fait donc partie des pays dominés par l'impérialisme dont la bourgeoisie nationale est le relais, il est donc « colonisé ». Selon ce schéma, les Noirs et les Indiens ne font pas l'objet de discriminations raciales, mais sociales.

Il n'est pas besoin de préciser que les historiens universitaires se sont dégagés assez rapidement de ce type de discours, plus facilement du premier que du second, d'ailleurs. Il n'est évidemment pas vrai, et même un peu stupéfiant, d'écrire que « l'imagerie édifiante du lusotropicalisme ne fut jamais soumise à la discussion argumentée ».

Il est finalement assez piquant de voir quelqu'un qui s'intéresse si peu à l'histoire, et la connaît si mal, en constater l'ablation. Il me paraît également présomptueux de penser qu'on a appuyé là où ça fait mal, qu'on « fouaille le nerf de la dent », parce qu'une fausse bonne trouvaille suscite un tollé.

7 juillet 1998
Armelle ENDERS